Fabrice HADJADJ, *Comment parler de Dieu aujourd'hui. Anti-manuel d'évangélisation*

Paris, Salvator, coll. Forum, 2013, 219 pages

Peter Marquis

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9083>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9083

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2014

Pagination : 354-356

ISBN : 978-2-8143-0209-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Peter Marquis, « Fabrice HADJADJ, *Comment parler de Dieu aujourd'hui. Anti-manuel d'évangélisation* », *Questions de communication* [En ligne], 25 | 2014, mis en ligne le 01 juillet 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9083> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9083>

dit déclenche une activité de déchiffrement des sens cachés et des contenus sous-entendus. Le non-dit fait donc appel au savoir du destinataire.

Située à la croisée de différentes disciplines (linguistique, analyse du discours, littérature, philosophie, psychanalyse, sociologie, anthropologie culturelle, histoire de l'art, etc.), la question du non-dit a conduit les auteurs à mener une réflexion interdisciplinaire et transculturelle sur ses différentes formes et fonctions. La livraison rassemble des travaux variés, dont le but consiste à (re)lire les sens cachés des discours, en s'appuyant sur les différentes approches théoriques et méthodologiques du langage, du sujet, de l'histoire, de l'idéologie, etc. Les différentes études rassemblées par Catherine Gravet et Héliane Kohler revisitent le concept de l'implicite, repensent les formes et les fonctions du silence et du secret dans différents types de discours. Elles cherchent aussi à expliciter les multiples stratégies de communication et leurs différentes modalités d'inscription dans les discours, afin de déceler et d'expliquer leurs sens voilés. Par ailleurs, les analyses reprises tentent de montrer que les discours peuvent agir d'une manière à la fois occulte et extrêmement efficace. Par exemple, Patrick Bégrand (pp. 31-50) souligne la fonction narrative du secret de famille et de la censure politique dans le film *Hermanas* (2004) de la réalisatrice argentine Julia Solomonoff, tandis que Sonia Gomez-Jordana Ferary (pp. 85-98) dégage un message sous-jacent aux simples vœux de fin d'année, à travers l'analyse de l'allocution présidentielle télévisuelle de Nicolas Sarkozy de décembre 2008, et démontre donc les possibles continuations d'un discours. Deux contributions très différentes, tant par le choix du corpus que par l'approche méthodologique, qui indiquent la complexité de la communication.

Les auteurs s'intéressent aussi au silence, dont le processus demeure particulier dans les mécanismes de signification. Non seulement le silence imposé, mais aussi le silence présent entre les mots. En effet, pour comprendre le discours, il faut penser à ce que le discours passe sous silence, puissant vecteur de sens. Les travaux ont réfléchi de différentes manières à l'incomplétude des discours. Que le non-dit des discours se présente sous la forme de présupposé, d'implicite, de secret, de croyances indicibles, de savoirs élitistes, d'oubli, de tabous, de dissimulation ou de silence, il en est une partie intégrante faisant toujours sens. Les travaux de Vera Lucia Soares (pp. 193-200), par exemple, dégagent l'impact du silence paternel sur l'écriture de la romancière franco-algérienne Leïla Sebbar. L'œuvre de l'écrivaine se construit sur un manque : la méconnaissance de la langue arabe. Le processus créatif permet à l'auteure de combler les

silences de son père, qui refuse de lui enseigner l'arabe, de lui transmettre sa culture, de partager son ressenti face à la colonisation française.

La vingtaine d'études rassemblées par Catherine Gravet et Héliane Kohler constitue donc une approche particulièrement riche d'un point de communication complexe : le non-dit. Par la pluralité des réflexions, et des méthodes d'analyses envisagées, la livraison propose une présentation globale des tenants et aboutissants du non-dit et suggère de multiples pistes d'investigation.

Katherine Rondou

Université libre de Bruxelles, B-1050

krondou@gmail.com

Fabrice HADJADI, *Comment parler de Dieu aujourd'hui. Anti-manuel d'évangélisation.*

Paris, Salvator, coll. Forum, 2013, 219 p.

L'essayiste, dramaturge et critique d'art, Fabrice Hadjadj – qui se décrit non sans provocation comme « juif, de nom arabe et de confession catholique » –, livre un ouvrage atypique et stimulant, à mi-chemin entre l'essai philosophique et le traité de théologie. Comme le sous-titre l'indique, il a pour but de réfléchir à la question de l'évangélisation aujourd'hui. Comment dans notre monde saturé de paroles (verbales ou non), parler de Dieu (entendu, le Dieu des chrétiens) ? Comment, à l'ère du *chatting* érigé en pratique sociale cardinale, au point que la frontière entre les espaces public et privé se brouille, faire émerger de ce brouhaha une parole de louange, une parole édifiante, une parole qui annonce la « bonne nouvelle » (c'est le sens étymologique d'« évangile ») ? Bien que la problématique principale ne soit pas strictement la communication, mais la nature de la parole de Dieu et à Dieu, le livre n'intéressera pas seulement les croyants. Il est riche en aperçus clairs sur le thème de la « conversation » dans notre monde contemporain. Et l'auteur a eu à cœur de l'écrire dans un style communicatif, mêlant tour à tour le pastiche, l'éloge, le dialogisme, la mise en abyme, etc.

L'ouvrage s'ouvre par un avertissement en forme d'excuse (« imprononçable comme conférence, malhabile comme livre », p. 12) qui se mue en annonce de thèse (« l'apôtre qui balbutie comme un homme ivre [...] vaut mieux que celui qui parle comme un livre », p. 13). Succède à ce prologue un texte découpé en 99 séquences d'une ou deux pages. L'ensemble est divisé en quatre parties : « Parler de l'ineffable » (pp. 33-70), « Ce que parler veut dire » (pp. 71-110), « Pourquoi Dieu ne fait-il pas le travail lui-même ? » (pp. 25-162), et « Le bel aujourd'hui » (pp. 163-200).

La thèse centrale se trouve page 108 : « Bien parler de Dieu ne s'accomplit pas dans la performance oratoire ou communicatrice, ni même dans la hauteur scientifique dominant son sujet. Bien parler s'accomplit dans la prière et le chant, c'est-à-dire dans le balbutiement suprême, dans la parole brisée d'indicible, béante d'ineffable, rendant l'esprit... ». Cette thèse conduit l'auteur à comparer celui qui parle de Dieu à un clown : « Il est clown en raison de la disproportion entre ce dont il parle et ce qu'il est : sa bouche est trop petite pour l'infini, son cœur trop étroit pour l'amour sans mesure. Il a revêtu Christ, mais c'est comme l'auguste dans son habit trop grand, il s'y perd, s'y empêtre, se prend les pieds dans les jambes de son pantalon et paf ! le voici par terre au moment même où il commençait à évoquer le ciel » (p. 128).

Écrites sur un ton facétieux, ces premières pages comparent l'évangéliste à un vrp de la bonne nouvelle qui s'est formé « en lisant le livre de Jobs [sic] » (p. 17). Derrière l'humour se cache une préoccupation qui traverse l'Église contemporaine, à savoir comment adopter une « nouvelle évangélisation » (p. 23) qui consisterait à maîtriser les nouveautés que sont Facebook, Twitter, le multimédia, etc. L'auteur relie cette attitude à une tendance lourde de nos sociétés techniciennes dans lesquelles le besoin de communication aurait remplacé le sens de la communication. Il fustige les nouvelles technologies qui, plutôt que d'enrichir les rapports humains, réduisent les uns et les autres à quelques signes fugaces et détournement d'une véritable rencontre. L'auteur impute cette décommunication au narcissisme (pp. 24-25) et à une peur de la mort (« C'est dangereux la conversation ; ça risque de vous rappeler d'un détour à l'autre que vous devez mourir tout à l'heure », p. 25).

Après avoir souligné que la question du « comment » parler de Dieu méritait de repenser nos aprioris sur l'objectif de la communication, Fabrice Hadjadj se penche sur la question d'« à qui » parler de Dieu. Un vrai dialogue mérite, selon lui, de se laisser « affecter par la situation de l'interlocuteur », afin d'éviter la « récitation mécanique ou la performance oratoire » (p. 27). Cet écueil est d'autant plus grave que beaucoup de soi-disant croyants pensent qu'évangéliser à tous crins est un des commandements (p. 28). Pour l'auteur, le destinataire de son message est moins le non-chrétien que le chrétien « déchristianisé » (p. 30), celui « qui croit déjà savoir qui est le Christ et donc il n'écoute plus [...], celui qui ignore qu'il ignore » (p. 30). Il s'adresse enfin à ceux qui se disent chrétiens, mais regrettent une époque fantasmée où l'on pouvait parler de l'évangile plus facilement, « comme

de la pluie ou du beau temps » (p. 31). Pour Fabrice Hadjadj, ce fantasme est aussi faux que dangereux, car parler de Dieu n'est jamais simple, comme le disent les Écritures elles-mêmes (Jn 6, 16 ; 60). Il s'appuie sur saint Augustin pour résumer la problématique de sa réflexion : « Que peut-il dire celui qui parle de Vous ? Et pourtant malheur à ceux qui se taisent de Vous car en parlant ils sont muets » (*Les Confessions*, I, 4, 4).

Ensuite, l'auteur aborde la question de l'ineffabilité de Dieu. Beaucoup vivent le mot « Dieu » comme « un joker qui mettrait fin à toute conversation, un "gros mot" qui résoudrait le mystère de l'existence » (pp. 34-35). Au contraire, l'auteur ne l'entend pas comme un « bouche trou », mais comme un « ouvre abîme » : « le signifiant "Dieu" ne descend pas d'un désir d'une solution finale, mais il provient de la reconnaissance d'une béance irrécupérable », (p. 35). Selon lui, il existe quatre attitudes face au mot « Dieu » : celle du fondamentaliste pour qui « Dieu » est la réponse à tout ; celle de l'athée qui refuse le nihilisme des croyants en ripostant « Pourquoi tu me parles de l'au-delà alors que l'ici-bas est tout ce qui existe ? » ; celle des chrétiens « enfouis » : « Pas la peine de parler de Dieu. Vivons plutôt de manière juste et compatissante avec tous les hommes » ; enfin, celle, très proche, des agnostiques : « Il n'est nul besoin du mot "Dieu" pour être juste, alors Dieu n'est peut-être pas nécessaire » (pp. 38-48).

Dans la partie suivante, l'auteur aborde la question de pourquoi parler de Dieu. Une réflexion préalable : ce n'est pas la prédication qui convertit, mais « une libre rencontre entre l'auditeur et le Christ qui se dérobe au prédicateur ». Ce qui conduit l'auteur à se poser une question jugée délicate et élémentaire : Pourquoi Dieu ne fait-il pas le travail Lui-même, pourquoi nous donner à « nous, clowns balbutiants, la lourde mission de témoigner de ses hauts faits ? » (p. 139). Le risque, si les humains avaient le talent de convertir d'une seule parole, serait de conquérir plutôt que d'amener à l'éveil. Dans ce cas seraient gagnés non pas « des fils et des frères », mais « des clients et des abonnés » (p. 140). Or, « il ne s'agit pas de faire de l'évangélisation, mais d'être vraiment chrétien » (p. 151) au sens où l'acte et la parole sont indissociables. Et Fabrice Hadjadj de citer un vers de l'*Iliade* dans lequel Pénélope et Ulysse se charment d'abord par l'amour puis par la conversation.

La dernière partie est consacrée à la crise contemporaine, crise qui, selon Fabrice Hadjadj, commence avec Hiroshima, car l'homme y perd sa foi dans l'avenir de l'humanité. Cette crise de l'humanisme est aussi une crise de la parole, car le *logos*, entendu

comme l'union inséparable de la parole et de la raison, n'est pas seulement un moyen de communication, mais ce qui fait l'essence de l'homme (p. 181). À partir de ce constat, l'auteur construit une typologie (pp. 182-189). Il y a quatre manières contemporaines de désertier l'humain, auxquelles correspondent quatre dégradations de la parole. D'abord, le nihiliste qui, « saccagé dans les rêves de son enfance », délaisse l'humain pour le néant, dont il parle avec une langue sophistiquée mais pleine de formules creuses qui lui permettent, de fait, de renier la beauté du monde afin que celle-ci ne le trouble pas. La deuxième désertion est celle du technocrate qui met au rebut l'humain/clown pour fabriquer un surhomme branché, polyvalent et fonctionnel en utilisant une langue de chiffres et de néologismes savants, vocabulaire sacralisé que l'homme commun reprend sans comprendre. La troisième est l'écologiste qui, inquiet par une telle société de l'artefact, ne jure que par le retour au cri primal, « au feulement des baleines », bref, à l'animalité de notre condition, qu'il oppose aux platitudes nécessairement pécheresses des technocrates. Il y a enfin le fondamentaliste qui « remplace le cœur par le par cœur », récite des prières pour ne plus avoir à supporter la « sale tronche » de son voisin de palier, et pense que la Parole divine doit rendre muette la parole humaine.

Il est à souligner la brillance du propos, mais son humilité aussi. La variété des références (Martin Heidegger, Jean-Paul Sartre, Louis-Ferdinand Céline, Friedrich Hölderlin, Stéphane Mallarmé, Friedrich Nietzsche, saint Augustin, saint Thomas, Hans Jonas, Arthur Koestler, etc.) vient illustrer un propos atypique sur la nature de Dieu et l'urgence qu'il y a pour les chrétiens à en parler *selon Lui* et non *selon eux*. On regrettera que l'auteur se réfère à « Dieu » sans préciser qu'il parle du Dieu des catholiques et non du Dieu des chrétiens, ni même du Dieu abrahamique commun aux trois monothéismes. D'ailleurs, il eut été intéressant de lire en quoi les cinq *solae* de la foi protestante modifient ou non le rapport à la Parole de Dieu. Deuxième reproche, qui est en fait un agacement, l'auteur consacre beaucoup de pages aux écueils, aux fourvoiements, aux erreurs commises par telle ou telle personne qui parle de Dieu. Pourquoi ne pas donner des conseils plutôt que des proscriptions ? Un exemple symptomatique de ce refus d'affirmer se trouve dans la conclusion intitulée « Pour ne pas conclure » (pp. 201-215). Enfin, la maîtrise de l'art oratoire qui est une des qualités du livre, est aussi son défaut : comment celui qui aspire à parler de Dieu pourrait-il ne pas se sentir intimidé par une telle aisance, même quand elle fait l'éloge du bégaiement ? Finalement, ce livre, parfois vertigineux,

est tout à fait éclairant pour comprendre le statut du *logos* aujourd'hui et révèle comment une philosophie de la foi peut renouveler une philosophie du langage et de la communication.

Peter Marquis

ERAC, université de Rouen, F-76800

peter.marquis@univ-rouen.fr

Wolf LEPENIES, Auguste Comte. Le pouvoir des signes.

Trad. de l'allemand par Didier Renault, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 2012, coll. Bibliothèque allemande, 130 p.

Le volume est la traduction – excellente d'ailleurs, par Didier Renault – de l'ouvrage que Wolf Lepenies, sous le titre *Auguste Comte. Die Macht der Zeichen*, avait tiré en 2010 d'une série de conférences données sur le père du positivisme. La non moins excellente préface de Jean-Louis Fabiani (pp. VII-XI) remet parfaitement en perspective le propos d'un auteur que l'on connaît comme l'un des meilleurs spécialistes de la vie intellectuelle en France au XIX^e siècle sous l'angle de la sociologie historique. En tant que sociologue de formation, il était normal que Wolf Lepenies en vienne à consacrer une étude approfondie à celui qui usait, en 1820, de l'expression de « physique sociale » pour approcher l'objet qui, à partir de la 47^e leçon du *Cours de philosophie positive*, se nommerait « sociologie » (p. 12). C'est ainsi que l'auteur voit en Auguste Comte le premier sociologue du XX^e siècle (pp. 9-16). La démonstration de cette affirmation sans équivoque réside dans l'organisation du volume. La méthode choisie par Wolf Lepenies consiste à esquisser une série de portraits des familiers d'Auguste Comte à partir de l'observation que la myopie de ce dernier l'a empêché de donner au dessin toute la part qu'il fallait dans l'instruction et les apprentissages d'un polytechnicien. Ce qui n'est pas sans un drastique paradoxe pour le penseur qui souhaitait donner à l'image toute sa place et qui ambitionnait de fonder la communication de sa pensée sur la représentation figurée de son corpus doctrinal : emblèmes, insignes, médaillons, portraits, armoiries, drapeaux, etc. Élargissant l'analyse à partir de ces portraits donnant naissance à de multiples scènes de la vie quotidienne du philosophe, l'auteur procède alors à la reconstitution des cercles dans lesquels s'est diffusé le positivisme professé par celui qui avait fait sa devise de l'ordre et du progrès, et qui voyait en Paris la capitale mondiale de sa doctrine. Dans ces conditions, on comprend mieux pourquoi et comment la personnalisation de la méthode a pu contribuer à faire de lui le « pape » de la religion de